

qu'il a dû raconter à des milliers de voyageurs, comment lord Byron se fit enfermer dans cette cave, y passa quelques heures, s'agitant, se démenant, et, au sortir de là, disant au concierge :

— Merci, bonhomme ; à présent les pensées de Torquato vivent dans mon esprit et dans mon cœur.

Néanmoins, elles ne vivent guère dans les *Lamentations de Tasso*, qui furent le fruit de ce séjour à la prétendue prison.

Quelques-uns des poètes qui l'ont visitée, y ont écrit leur nom ; plus d'un y a laissé des vers. On y voit le nom de Casimir Delavigne, mis au crayon ; celui de Victor Hugo, mis au crayon également, et accompagné de trois vers dont la pensée est aussi peu généreuse, ce me semble, que les termes en sont peu français. M. Hugo n'avait pas besoin de formuler ainsi aux yeux de tous, comme aurait fait un écrivain médiocre, ses ressentiments contre la critique et les envieux. Qui donc jalouse la gloire de Victor Hugo ? et quels éloges lui ont manqué chez nous ? Ainsi, je regrettais de trouver là ces trois vers :

Tout doit le respect au génie ;  
Eux, ils n'ont que la calomnie ;  
Le serpent n'a que son venin.

Sans parler de cette ellipse de langage, le *génie, eux*, que veut dire ils *n'ont que la calomnie*, à côté du *serpent qui n'a que son venin* ? Ont-ils la calomnie au même titre qu'il n'a que son venin, lui ? Comment que l'on fasse, voilà qui est assez mauvais pour n'être pas de nature à se montrer ainsi à tous les yeux, M. Hugo était sous le coup de la même préoccupation, quand il disait dans sa pièce d'*Olympio* :

Et la haine monte à mon œuvre  
Comme un bouc au cytise en fleur.

Sur un mur, à l'extérieur, on voit le nom de Lord Byron